

Le nom de mon voisin, c'est Lapalisse. Il est fleuriste. Et sa boutique s'appelle *Le magasin est tout vert* ; il ne pouvait pas faire moins... C'est lui qui m'a donné l'adresse de ce groupe de parole, *Les Trompettes de la Mort*. Rien de très engageant a priori. Quoique... Quand je suis arrivé à proximité, j'ai au moins su que ça avait un sens. Philippe Lapalisse m'avait dit que leur QG était un petit appartement au fond d'une impasse, non loin du cimetière Montparnasse, au détour d'une courette et de deux couloirs. Impossible à trouver selon lui, sauf à tendre l'oreille. La première fois qu'il y avait livré des fleurs, c'est ce qu'il avait fait. Et en effet, j'ai pu vérifier que Maurice-André traverse mieux les murs que le GPS.

J'ai plié mon index pour frapper à la porte, mais au dernier moment, je l'ai retenu. Car de l'autre côté s'élevait la dernière note d'un concerto en fa mineur. J'ai fait un pas en arrière, à la recherche d'une affichette ou d'une plaque qui me confirmerait que j'étais au bon endroit, mais je n'ai rien trouvé. Alors, je me suis fié au doute plutôt qu'à la témérité : j'ai décidé de faire marche arrière sur la pointe des pieds. (Même quand on marche à reculons, on se met sur la pointe des pieds ; c'est bon à savoir.) Hélas, la minuterie a choisi ce moment-là pour terminer sa course. Plongé dans le noir, j'ai raté la première marche de l'escalier et je l'ai dévalé en roulé-boulé.

Les présentations ont été faites eux debout, moi couché, car c'est mon coccyx qui a pris. Il y avait quatre hommes et une femme, d'âges, d'autorité et de grades aussi divers que variés. Tous le nez à la porte et l'air à la curiosité.

- C'est lui, non ?
- On dirait bien.
- Qu'est-ce qu'il fait là ? Un reportage ?
- Sur nous ?

J'étais autant gêné que vexé. En position d'infériorité parce qu'ils m'avaient découvert à terre, sonné et incapable de me relever tout seul.

- Matthias Keller, enchanté.
- Pas tant que nous, Monsieur Keller. Qu'est-ce qui nous vaut l'honneur ?

Avant de répondre, je leur ai demandé trente secondes pour appeler la télé. J'étais supposé présenter l'édition du soir dans un fauteuil et il était déjà quatre heures.

— Je parle au sens propre, il faut vraiment être assis pour présenter le JT. Le studio est conçu comme ça, les caméras sont placées pour ça et, en plus, les syndicats ont tous voté ça. Alors, non, je ne peux pas présenter debout. Mon directeur va me trouver un remplaçant... « Allô Michel ? »

La suite a été un drame absolu pour mon amour-propre, car sous le choc, la fonction main libre de mon téléphone portable s'était retrouvée bloquée sur ON. Du coup, j'ai subi un savon devant un public qui s'apprêtait à me faire mousser. J'ai coupé la conversation pour abrégé.

— Eh bien, en voilà une avoinée !

Le trompettiste a bien résumé.

Michel Wolf, le directeur de la rédaction d'Oropa, la chaîne européenne, consentait bien à me trouver une doublure (à la télé, la politique de la chaise vide est très semblable à celle des chaises musicales), mais il y mettait une condition : que je rapplique ventre à terre pour lui expliquer pourquoi il m'était arrivé ce qu'il venait de m'arriver. Autrement dit pourquoi, à trois heures de l'antenne, je n'étais pas au taf.

— En fait, je crois que je vais revenir une autre fois ; c'est moins simple que je ne le pensais. Vous vous réunissez tous les mois ?

— Toutes les semaines, quand ce n'est pas deux ou trois fois par semaine. Ici vous savez, on évite de procrastiner. Allez, trinquez !

Un bouchon a sauté.

Je n'ai pas réussi à tenir le délai que Michel m'avait imposé. Parce que je n'ai pas réussi à trouver un chauffeur de taxi qui, premièrement, avait un monospace et, deuxièmement, m'acceptait à genoux dedans. J'ai dû prendre le métro et perdre du temps dans un changement de ligne imprévu, après une panne électrique à la station Gaîté, la bien nommée.

Michel a tout de suite remarqué que j'avais un coup dans le nez. Là encore, mon coccyx est en cause. Car si j'avais pu tenir assis, il y aurait eu son bureau entre nous et il n'aurait pas senti mon haleine chargée de trois coupes d'un champagne millésimé, descendues cul sec et à jeun.

— Oui, je sais, j'aurais dû manger un morceau, mais avec l'endoscopie, tu es obligé de garder l'estomac vide. Déjà, t'as tout le temps envie de gerber, alors si en plus tu as avalé une choucroute !

— Une endoscopie ? T'es allé passer une endoscopie ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

— J'en sais rien. Je me suis plaint de brûlures d'estomac et mon médecin a préféré jouer la prudence. Tu sais, un toubib qui soigne un mec de la télé, ça veut encore moins qu'un autre foirer son diagnostic. Depuis qu'il m'a comme patient, sa clientèle a doublé, paraît-il.

— Tu aurais quand même pu prévenir, merde ! Ou prendre ton rendez-vous à un autre moment. Il travaille pas le samedi matin, l'endoscopeur ? Comme si on avait besoin de ça, déjà qu'on diffuse depuis Paris !

— C'est ma faute à moi si les studios ont sauté à Strasbourg ? Et puis, c'était bon, j'avais rendez-vous ce matin. Enfin, ç'aurait dû être bon...

Le champagne avait ramolli ceux de mes neurones qui étaient chargés de monter des bateaux. L'endoscopie ne datait pas d'aujourd'hui, ni même d'hier. Je l'avais bien passée un samedi matin, mais il y avait déjà une semaine. Trois jours plus tard, mon médecin m'avait tiré du lit et convoqué pour m'informer du résultat. Depuis lors, j'évitais soigneusement d'en parler, n'y croyant pas moi-même. Or, voilà que grisé par quelques bulles j'étais sur le point de craquer.

— Bon Michel, excuse-moi, mais j'ai un mal de chien, il faut que je rentre m'allonger.

Comme je me tenais les fesses, Michel a changé de tête.

— Tu as bien dit endoscopie ?

— Oui.

— Tu es sûr que tu ne confonds pas endoscopie et coloscopie ?

— Sûr et certain... Écoute Michel, je douille là. Je t'en prie, laisse-moi partir. C'est Alexander qui me remplace ? Il est bon Alexander, t'as pas de souci à te faire.

Michel m'a barré la route et s'est approché de moi, m'incitant à la confiance.

— Matthias, tu... tu as fait une expérience... comment dire... inhabituelle... ? Enfin, inhabituelle pour un hétéro... c'est ça ? Dis-moi la vérité.

Non Michel, je ne veux pas te dire la vérité. Parce que si je te la dis, non seulement je vais me mettre à pleurer, ce qui m'arrive déjà une bonne demi-douzaine de fois par jour, mais en plus, tu vas être obligé de me coller dans le placard. Et comme je n'ai pas que des copains dans la rédaction, il s'en trouvera forcément un pour fouiner, trouver ce qui se passe et le balancer à la presse, *people* de préférence.

— T'es fêlé ou quoi ! Qu'est-ce qui te prend ? Je suis pas un enclulé, Ok ?

— Ok, sois pas vulgaire.

On a tous les deux été surpris de m'entendre parler comme ça. Je me suis radouci.

— Je t'assure que je n'ai rien de grave. Mon médecin a juste été prudent. Tu sais bien qu'ils ont tous une peur bleue des procès, alors ils préfèrent prescrire des examens coûteux plutôt que de risquer la radiation ou la prison. Tant pis pour la Sécu.

J'ai joué la sincérité d'une manière plutôt honnête, n'ayant encore jamais été soupçonné de fréquenter Sodome. Hélas, Michel a trente ans de journalisme derrière lui, il est difficile de la lui faire.

— Te vexe pas, tu peux être bi, ça m'est égal.

Je l'ai saisi par le col.

— J'ai subi une endoscopie, tu m'entends ? Et c'est autrement plus désagréable que de...

— Oui, oui, d'accord, d'accord. Stop.

Michel, alsacien franc du collier d'une pudeur de jeune fille, a sifflé la faute. Il savait que tout patron copain qu'il était, il ne pouvait pas franchir la barrière de ma vie privée. Surtout en convenant que mon ardeur au travail n'avait pas varié. Oui, j'avais réussi ça, ne rien montrer entre dix heures et vingt-deux heures.

Mais à quel prix.

Et seulement jusqu'aujourd'hui.

Le Messenger © C. Fraboul - EXTRAIT